

La guerre, la mort et le pacifisme en psychanalyse

Betty Bernardo Fuks

Résumé:

les lignes qui suivent sont une tentative pour lire l'écriture de Freud, tout en poursuivant ses réflexions et ses idées sur la question de la guerre et de la mort, et sur les impasses du pacifisme. L'intention est de faire que ce balisage, augmenté de la lecture d'autres auteurs, chez lesquels nous retrouvons également une préoccupation au sujet de la violence et de la cruauté croissantes de la modernité, puissent éclairer nos propres inquiétudes face aux phénomènes collectifs les plus inquiétants du monde contemporain.

De l'opération guerrière à l'extermination

Sous le coup de la Première Guerre Mondiale, poussé par un sentiment très fort de perplexité et de désillusion face à la déraison qui inondait le cœur de la civilisation européenne, stupéfait, Freud s'interrogeait : pourquoi toutes les conquêtes intellectuelles et scientifiques de la culture moderne n'ont-elles pas été suffisantes pour diminuer la violence entre les hommes ? Avec un ton d'une incrédulité profonde dans le pouvoir des nations les plus avancées sur les plans technique et scientifique, profondément déçu aussi par les intellectuels et hommes de sciences qui pactisèrent alors avec l'enfer, il coucha sur le papier, sous le titre de « De la guerre et de la mort. Thèmes d'actualité », ses premières élaborations sur la violence et la catégorie du Mal dans l'ordre des phénomènes de groupe. Par la suite, il a relié ces deux axes thématiques à la position du sujet de l'inconscient envers la mort, créant ainsi les conditions mêmes pour les penser, essentiellement à travers ce qu'il avait observé de sa place d'analyste.

Psychanalyste, Professeur à la PUC-RJ et en Maîtrise au CES-JF
Auteur de *Freud et la judéité, la vocation de l'exil*, (Edition Zahar, 2000) et *Freud et la culture* (Edition Zahar, 2003)

L'objectif n'était pas d'expliquer la guerre à partir de la psychanalyse mais, au contraire, de prendre la destruction et la violence comme des réalités psychiques et d'en tirer des conséquences théoriques. Basée sur la clinique qui lui a ouvert les voies de l'inconscient et qui fit de la pulsion la limite de sa discipline, la logique de son argumentation est précise : si chez l'homme, l'amour et la haine cohabitent en conflit intense (ambivalence des sentiments) et que les pulsions sont ce qu'elles sont - ni bonnes ni mauvaises, tributaires du destin qu'elles suivent dans l'histoire du sujet et dans celle de la civilisation -, alors la guerre, la destruction et la déshumanisation des liens sociaux ne sont plus des moments éphémères, sujettes à un dépassement futur. Bien au contraire, ce sont des événements inexorables qui incluent un élément radicalement social et historique.

Moralité : il est impossible d'extirper le mal. Car même certaines pulsions considérées comme mauvaises sont de nature primitive. Exemple : il n'existe pas de sujet sans une bonne dose d'agressivité et de cruauté ; ce qui est différent des manifestations qui se produisent dans le registre de l'agressivité non-érotisée, tel l'assassinat et l'extermination. L'insistance de Freud à considérer, à partir de la construction du mythe de *Totem et Tabou* - que le droit et la loi proviennent des transformations de la violence, condense, de façon précise, le double sens de ce terme dans son œuvre. Il ne désigne pas seulement la force qui soutient les processus symboliques et les relations entre les hommes ; il indique également, la présence brute de l'élément archaïque de cette force dans les opérations de destruction et autres variantes, qui inondent, constamment, la civilisation de sang et de douleur.

Il convient également de rappeler les réflexions de Freud sur la place de la guerre au cours des âges, montrant que le sujet moderne et l'homme des cavernes peuvent être tout autant barbares, cruels et méchants. La psychanalyse a déconstruit l'idée d'une « supériorité » de la civilisation la plus avancée au détriment des plus primitives, en défendant la thèse d'une certaine unité de l'espèce. C'est au nom de ce principe et à la

lumière du concept qu'il baptisa de trois noms – pulsion de mort, pulsion agressive et pulsion de destruction - que Freud se mit à étudier en détail « la tendance native de l'homme à la méchanceté, à l'agression, à la destruction et donc aussi à la cruauté »¹. Que nous dit-il à propos de cette pulsion ? Qu'elle travaille diaboliquement en silence, en notre for intérieur, en cherchant le retour à l'état inanimé. Liée à la pulsion de vie, elle dissout des organisations et transgresse les règles pour donner lieu aux nouvelles et bruyantes manifestations des pulsions sexuelles (principal substrat des pulsions de vie). Il y a donc une positivité indiscutable dans le travail de la pulsion de mort. Voilà pourquoi le conflit entre Eros et Thanatos est inhérent à la civilisation.

Une liaison antinomique. Si elle se délie, la pulsion de mort se manifestera comme destruction à l'état pur - agressivité non érotisée - dont la force assassine sera au service de la logique d'anéantissement de l'autre, base de toute guerre. Le mythe de la pulsion de destruction – ce qui dissout et détruit bruyamment tout ce que construit la vie – contient l'horreur qui, sous ses multiples facettes révèle le caractère inexpugnable de la guerre dans le royaume des animaux pensants. C'est ce que nous trouvons annoncé dans le « Malaise dans la Civilisation », lorsque Freud interroge la vocation de l'humanité à « satisfaire son besoin d'agressivité aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagements, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer ».² Donc l'exploitation économique, l'instrumentalisation du corps par l'Etat, suivant ses propres nécessités et circonstances, le racisme, l'humiliation de l'autre, et la violence contre lui, sont des figures de la cruauté et de la violence inextirpable de l'espèce.

Mais, avant même d'avoir introduit le concept de pulsion de mort au cœur de sa théorie, Freud avait pointé le pire : le conflit

(1) ¹ Freud, « Malaise dans la civilisation », *Obras Completas*, Amorrortu, B. Aires, 1979, p 116

² Idem p108

de 1914 entre des Etats modernes n'était pas seulement aussi cruel et implacable que les précédents, mais il en était le plus destructeur. Les développements technico-scientifiques ont été transformés en moyens de destruction les plus dévastateurs de tous les temps historiques. Un premier paradoxe : le danger habite à côté du progrès. D'une part, la science et la technologie protègent l'homme des forces de la nature, apportent le bien-être et des changements considérables à la civilisation ; mais d'autre part, elles attribuent des pouvoirs démesurés à « l'homme loup », cette espèce de « dieu prothétique »³ qui assouvit le désir de mort en plongeant dans la barbarie.

La critique freudienne de l'usage pervers des conquêtes scientifiques par l'Etat qui inclut dans ses calculs de pouvoir la cruauté arbitraire – promouvoir des actions violentes qui sous son mandat n'étaient pas considérées comme telles – s'est révélée prémonitoire face aux événements survenus à Auschwitz et à Hiroshima. Le camp d'extermination a introduit dans la culture la pratique de la mort planifiée en accord avec la civilisation technico-scientifique. La bombe atomique qui est tombée sur le sol japonais a montré, une fois pour toutes, que les forces qui représentaient en apparence la modernité, étaient en réalité tout aussi archaïques et barbares.

Jacques Lacan, qui avait la tragédie de l'Holocauste comme toile de fond contemporaine, a suivi les pas de Freud, dans sa Proposition sur l'analyste de son Ecole en décrivant le réel en jeu dans la constitution des camps de concentration et d'extermination, et a montré que « ce que nous en avons vu émerger, pour notre horreur, représente la réaction de précurseurs par rapport à ce qui ira en se développant comme conséquence du remaniement des groupes sociaux par la science, et notamment de l'universalisation qu'elle y introduit »⁴. Cet abord est d'une grande utilité pour comprendre certains phénomènes, telle la ségrégation, qui deviennent cruciaux à notre époque et alors que prévaut un certain discours de la science qui nourrit le rêve d'une normalisation de la société. Dans cette même ligne de pensée, J.

³ Idem, p 111

⁴ Jacques Lacan, Proposition du 9 octobre, Scilicet, 1.Paris, Seuil, 1969, p 29

Hassoun a montré, de la façon la plus convaincante, que l'invention de machines à fabriquer des cadavres - ce qui les faisait entrer dans un cycle de production-consommation (recyclage sous forme de savon) - n'a pas été simplement un unique accident de l'histoire, mais est inhérent au propre progrès technico-scientifique au service de l'idéal de construction d'une société sans l'autre ⁵.

La guerre est l'expérience la plus radicale de la confrontation avec les limites de la mort. Ainsi, l'appréhender à travers les temps fait apparaître un autre paradoxe : les sociétés primitives sont profondément plus éthiques et plus civilisées que les sociétés modernes dans la mesure où ces dernières rejettent la vie et désacralise la mort. Bien que, dans l'inconscient, il n'y ait pas de représentation de la mort- ce qui rend malaisé de donner à la guerre la place qui lui revient dans la réalité soit par l'assassinant ou l'ambivalence à l'égard de ceux que l'on aime l'expérience de la perte exige le travail du deuil de l'objet. Même lorsqu'il est l'ennemi auquel nous adressons notre haine. Tandis que le guerrier primitif se responsabilisait de la mort qu'il infligeait à l'ennemi et réalisait le deuil moyennant un ensemble de pratiques cérémonielles et de tabous qui lui faisaient expier la faute de l'homicide, dans les sociétés dites modernes règne l'irrespect de la mort, dans le sens le plus large du terme.

Le dernier film de M. Scorsese, *Gangs of New York*, illustre bien la première situation : le Boucher, personnage violent, primaire, mais non dénué d'une conception particulière de valeur et d'honneur, comme chef de gang autochtone, rendant présent le souvenir de l'ennemi numéro un, le chef de gang des immigrants irlandais qu'il avait tué de ses propres mains, au cours d'une opération guerrière. C'est ce qui se détache des scènes où, observant les photos du mort, le Boucher rend hommage aux vertus et qualités de l'ennemi. Et le soin qu'il accorda au fils de défunt révèle la singularité éthique en vouloir préserver une société d'égal à égal, le lieu de l'autre. En revanche le film de R. Polanski, *le Pianiste* exemplifie la manière dont l'indifférence face à

⁵ Jacques Hassoun, cité par Catarina Koltai, psychanalyste et femme politique. *L'Etranger*, Escuta, 2000, p. 77

la mort est au centre de l'invention de l'extermination. Lorsqu'il reproduit dans son film la photo du général Jurgen Stoop de la SS nazie pris de jouissance en regardant avec dédain brûler le ghetto de Varsovie, le cinéaste polonais congèle fige ? l'esprit même d'un temps marqué par la technologie moderne de la mort qui peut-être conduira à l'extinction de ce que l'on connaît aujourd'hui comme espèce humaine.

Ce qui est sûr c'est que l'invention moderne d'extermination en masse figure l'acte de destruction de la vie après en avoir nier la question de son sens - assassinat de l'ordre symbolique - tuant la propre mort. Dans une étude sur le génocide arménien du début du siècle, la psychanalyste Hélène Piralian a considéré avec beaucoup d'acuité interprétative que le génocide vise à détruire la Mort comme structure symbolique qui rend possible la transmission entre les générations.⁶

En résumé : les considérations de la psychanalyse sur la guerre et les pratiques assassines inaugurées dans la modernité, établissent des relations directes entre les pulsions de mort – dans sa dimension de négativité- et les transformations de ce temps historique, c'est-à-dire : (1) développement croissant de la technologie et de la science qui fomente la barbarie, au lieu d'offrir le bien-être et la sécurité ; (2) l'inédit de la forclusion de la mort qui conduira, de plus en plus, à la destruction totale du symbolique.

La politique comme barbarie

Au début des années vingt, Vienne était envahie par le nazisme et le fascisme. Ce fut au cours de cette période historique que Freud systématisa et approfondit l'incursion de la psychanalyse dans les champs du politique. Bien que très rarement ce terme apparaisse désigné comme tel dans son œuvre, dans « Psychologie des Masses et Analyse du Moi », « Malaise dans la civilisation » et dans le « Moïse et le Monothéisme », ces textes témoignent de ses inquiétudes à l'égard de la politique de la haine

⁶ Piralian, H « Genocide et transmission : sauver la mort », in Le Père, De Noel, Paris, 1989.

qui émergeait alors en Europe de l'Est. En inaugurant cette trilogie, le premier texte circonscrit la constitution des masses modernes et de l'autre, à partir duquel se forge leur propre identité nationale en se séparant de l'altérité. L'Etat moderne est chevillé à la fabrication d'une unité fictive, ayant pour objectif de perpétuer la domination réelle sur autrui. La cohésion communautaire est sous la dépendance directe des affects - amour et haine - orchestrés par l'ordre de l'amour entre les identiques et de la haine à l'autre. Autrement dit, le mot d'ordre de l'Etat à ses citoyens est de réprimer l'hostilité et la haine contre le prochain, à qui l'on doit d'aimer et de le diriger justement à la « méchante altérité ».

Ce phénomène de groupe d'amour entre soi et de haine à l'autre que nous connaissons déjà comme la logique du narcissisme des petites différences, base de la construction du « nous » et de l'autre, mené au paroxysme débouchant inévitablement sur la ségrégation de l'étranger, l'autre à qui les semblables adressent leur haine qui circule entre eux-mêmes. Le racisme traduit la haine à la différence au nom de l'indifférence entre la majorité compacte. Sur ces bases, peut-être pourrions-nous affirmer nous basant sur le dispositif politique de l'extermination que le racisme se nourrit de quelque chose au-delà du narcissisme des petites différences : il émerge du lieu où domine l'élimination de toute différence, du monde « illimité » qui sous-tend les illusions du totalitarisme.

Au cours de la modernité, l'horreur du non familier est devenu une arme politique avec laquelle on commet l'assassinat de l'altérité, suivant l'expression d'Emmanuelle Lévinas. Pour ce philosophe, la Shoah (en hébreux, catastrophe, terme utilisé pour se référer à l'Holocauste) a été totalement orchestrée par l'Etat qui, allergique à l'autre, refusa violemment, les visages multiples de celui-ci.

À la lumière de cette interprétation, un passage de « Malaise dans la civilisation » prend un poids considérable : « On se demande ce qu'entreprendrons les Soviets une fois tous leurs

bourgeois exterminés ? »⁷. L'avenir que l'humanité allait vivre était contenu dans cette question : dans le dessein d'atteindre l'unité attendue -tous égaux à l'Un- la souveraineté moderne est passée de la ségrégation à l'extermination. La volonté d'uniformisation des individus présente dans le nazisme, le fascisme et le stalinisme, s'inscrit au-delà de la tendance à effacer la différence au sein du groupe et à la mettre au dehors. Elle propose le pire : l'élimination de n'importe quelle différence, même lorsqu'elle se trouve en dehors du groupe.

Les arguments de Freud à propos de la ségrégation constitutive de l'autre passe par une réflexion profonde dans le « Moïse et le monothéisme ». En cheminant à l'envers, suivant les pas de la barbarie qui s'annonçait déjà à l'horizon, Freud fait appel à la figure paradigmatique du juif, l'ancestral *umheimlich* des masses, pour réfléchir sur la haine de la différence. La situation historique de la diaspora, l'expérience continue des déplacements géographiques et des renonciations du peuple juif étaient un signe négatif pour ceux qui visaient des projets totalitaires. L'errance et le nomadisme millénaires menaçaient le rêve d'un empire national-socialiste (rappelons que la Solution Finale toucha également les tziganes). D'après Freud, ce n'est pas un hasard si le Parti National-Socialiste a besoin de son complément « l'antisémitisme » pour la construction progressive d'une altérité diabolisée. Nous savons que le discours médical et social dans la culture autrichienne de la fin du siècle, largement employée par les nazis, annonçait le corps du juif en termes absolument dépréciatifs et paranoïaques. En même temps, l'idéal d'une race pure était élaboré pour le peuple allemand et les objectifs fondamentaux du totalitarisme étaient définis de façon à éliminer à jamais les « objets » hors norme.

Si l'analyse freudienne du malaise de la politique de son époque paraît vraisemblable, nous pourrions alors chercher une aide étrangère dans d'autres champs de la connaissance, la où il existe une préoccupation plus systématique pour penser la contemporanéité et ses structures politiques et d'état. Il s'agit de

⁷ S. Freud, « Malaise dans la civilisation », op cit ; p. 111

trouver des métaphores et des exemples illustrant de façon pointue la transfiguration que la psychanalyse accuse, de l'horreur à l'étranger dans le monde contemporain. Dépasser la frontière entre le psychanalytique et les études philosophiques et politiques représente une possibilité fertile pour mieux appréhender les pulsions présentes dans les processus de destruction et de construction de la culture.

Giorgio Agamben est l'un de ces penseurs écrivains qui apportent une contribution de poids à la critique du pouvoir souverain. Faisant réapparaître l'une des figures du droit romain ancien - *Homo Sacer* - Agamben décrit, au cours de la société moderne et contemporaine, dans laquelle des millions d'êtres humains sont transformés en objet d'annihilation, l'homme sacré, la vie exterminable, ou la vie nue, la vie qui ne mérite pas d'être vécu. L'*Homo Sacer* occupe une zone d'indifférenciation, hors de l'espace juridique et politique, et en même temps, fonde la possibilité de la cité des hommes. Condamné pour quelques délits, il ne pourra être sacrifié, mais celui qui le tuera à la rigueur ne pourra pas être accusé d'homicide.

L'analyse magistrale d'Agamben sur la politique occidentale moderne a inclus les métamorphoses de la vie sacrée et les mécanismes qui l'on engendré et qui la recrée sans cesse. Disciple de Foucault, le philosophe italien affirme que la bio-politique -le processus d'inclusion de la vie naturelle dans la politique de l'état - est devenue une véritablement thanatologie et que le camps d'extermination ne peut être considéré comme un simple fait historique du passé, mais constitue la matrice caché de l'espace politique dans lequel nous rêvons. Dans la contemporanéité, les camps de concentration et les réfugiés traduisent la volonté collective de déshumaniser l'autre et de la transformer en poux, conformément à ce que Hitler avait annoncé. C'est pour cette même raison, que le nouveau paradigme de la modernité sera ces camps-là qui s'insèrent dans la limite de l'indifférenciation, en même temps d'exclusion et d'inclusion dans l'espace politique et juridique. Dans tous les cas ce qui prévaut est l'impossibilité du recours à la Loi qui empêche la réduction de l'homme à la vie nue, la vie éliminable et jetable.

Parmi les nombreux exemples de la vie nue que nous pouvons trouver dans le monde actuel, les juifs, « le peuple qui refuse d'être intégré dans le corps national politique » sont pour Agamben, les représentants par excellence et quasiment le symbole vivant de cette vie nue que la modernité crée forcément e son sein, mais dont elle ne tolère pas la présence⁸. Il découle de l'analyse agambennienne que le nazisme dans se tentative de produire de l'Un, cherchait à se libérer du nombre intolérable par la systématisation de l'extermination.

Ce qui est particulièrement fascinant et instigateur dans la pensée de ce philosophe italien c'est qu'il considère que le processus d'inclusion de la vie nue dans la politique, n'est pas une exclusivité des régimes totalitaires d'exception, mais qu'il est inscrit également dans les contenus des droits de l'homme qui inclut même la naissance comme la catégorie devant être absorber par l'espace politique. Dans une brillante étude, Ricardo Forster montre qu'Agamben dévoile la complicité profonde existant entre les états modernes, dits démocratiques de l'occident, et la logique de l'exclusion capable de convertir en vie nue un grand segment de la population (par exemple : en éliminant les malades mentaux et les porteurs de maladies héréditaires)⁹. Dans ce sens, nous dirons qu'Agamben est assez freudien : une organisation, quelle qu'elle soit, possède un potentiel virtuel de violence contre l'autre.

Comme le fit Freud, Agamben signale aussi que le dispositif moderne de négation de la mort engendre l'échec de toute tentative de symbolisation, ce qui empêche la civilisation de produire de nouveaux biens symboliques et d'autres modalités de liens sociaux. Le philosophe montre avec beaucoup d'à propos que dans la société contemporaine, la présence massive et continue des exterminations a réduit la mort à une simple statistique numérique en place de l'ancienne présence sacrée de la mort dans les sociétés primitives. Ce point d'analogie entre le geste philosophique d'Agamben et l'analyse freudienne sur la guerre et

⁸ G. Agamben, *Homo Sacer, O poder soberano e a vida nua I*, Belo Horizonte, UFMG, 2002, p. 185.

⁹ R Forster, « La politica como barbarie : una lectura de homo sacer de Giorgio Agamben », mimeo

la mort mérite d'être relevée : il renvoie directement à l'ouverture déchaînée des vannes de la destructivité qui marqua à feu et à sang le visage du XX e siècle.

Le pacifisme, la responsabilité et l'éthique

Revenant à Freud, il reste à penser de quelle façon il a affirmé son opposition aux explosions de la barbarie déclenchée par la guerre et quelles furent les stratégies qu'il chercha à délimiter pour amoindrir la compulsion de tuer et de détruire qui habite l'homme en son fond.

La boussole la plus précise pour aborder ce thème se trouve dans le débat que Freud a entamé avec Einstein dans « Pourquoi la Guerre ? ». Il pose aux physiciens la question suivante : pourquoi nous révoltons nous autant contre la guerre, vous et moi, et tant d'autres, pourquoi ne l'acceptons nous pas comme l'une des nombreuses nécessités pénibles de la vie. »

Dans son style d'écriture incontournable, il répond à la question d'une manière entièrement inusitée. Au lieu de considérer - comme on pouvait s'y attendre - que le refus de la barbarie est une conséquence immédiate de la logique de la raison, il affirme que, pour quelques hommes, l'horreur de la guerre, l'expulsion des graines de barbarie à l'intérieur de soi-même, résulte probablement d'un déterminisme organique.

Comment cela est devenu possible ? En exposant sa dernière position au sujet de la guerre, Freud considère que tout au long du processus de civilisation, certaines jouissances incommensurables que l'homme a un jour expérimentées ont été réprimées au point de déterminer les « fondements organiques dans les modifications des canons esthétiques et éthiques » de l'humanité. Ou encore, du point de vue psychanalytique, au cours de l'histoire, les répressions sur les satisfactions agressives plus primaires ont acquis un caractère transmissible. C'est cela qui détermine que la jouissance obtenue par le barbare soit différente, voir même insupportable, pour certains hommes. Bien que peu

nombreux, pour des raisons de dégradations esthétiques que la destruction inflige, ces hommes deviennent des pacifistes d'une manière absolument singulière.

Freud ne nourrit pas d'illusions : quand l'homme expérimente l'horreur de la guerre face aux cruautés perpétrées, cela est possible parce qu'à la place de la victime, il imagine l'un de ses familiers ou amis. Son narcissisme est alors blessé à l'instant où il s'identifie à la victime. D'un autre côté, tout penchant d'ordre charitable dénué de la responsabilité que tout un chacun doit abriter en soi-même, est pareillement inutile et dangereux : elle peut devenir aussi un alibi aux assassins eux-mêmes qui rapidement et cyniquement se transforment en apôtres de la paix et ainsi se déculpabilisent. Seule la version esthétique et éthique, ressentie par quelques uns, situées au-delà de l'idéal d'éradiquer le mal, ou de l'illusion de la construction d'un monde sans violences et sans haine est capable d'amoindrir l'expérience de la barbarie sur le plan politique. C'est ainsi que nous devons comprendre la réponse d'Einstein : s'indigner contre la guerre, cela signifie simplement que « pour nous autres, pacifistes, il s'agit d'une intolérance constitutionnelle d'une idiosyncrasie ».

Et peut-être l'usage de l'expression « intolérance constitutionnelle » n'aura été qu'un recours de la rhétorique freudienne pour parler d'une stratégie de combat qui ne peut émerger que dans le champs de l'autre. Sur ce champs-là, il fut catégorique : l'antidote contre le trait compulsif et indestructible d'assimiler, d'humilier, de détruire et d'infliger des souffrances à autrui que porte l'humanité, c'est de maintenir la flamme du désir éternellement allumée, de construire en permanence la vie. Pour bien comprendre cette position rien de mieux que d'évoquer la recommandation de vieux interprètes de l'Ancien Testament, dans la lecture du commandement biblique « tu ne tueras point » à l'envers, sous le signe du désir : « tu feras tout pour que l'autre vive » c'est cette position de compromis avec la vie qui relit le freudisme au pacifisme. S'il y a bien un lieu spécifique pour la psychanalyse dans la culture, c'est celui où est convoquée la responsabilité du sujet pour l'autre et pour l'Autre.

Malgré le fait qu'au niveau collectif l'analyste ne puisse (soit empêché d'exercer la clinique sous le transfert comme cela a lieu au cours de l'analyse d'un sujet), pour des raisons éthiques, il ne peut qu'écouter et dénoncer l'impunité requise par les mouvements en faveur de la guerre, de la ségrégation, du racisme, etc. Cette position empêche la psychanalyse de rester neutre dans la lutte contre l'obscurantisme de la barbarie et la culture, se relie à sa propre responsabilité civique de façon inexorable. On attend d'un analyste – en toute circonstance – qu'il puisse distinguer les forces les plus énigmatiques de la nature humaine, et qu'il justifie les conduites qui viennent à mettre en échec le lien social entre les hommes. Ce sont là des questions qui provoquent le désir chez l'analyste de préserver les fondements de sa pratique : convoquer l'altérité à se défaire des jeux de miroirs, en dirigeant le sujet à s'approprier son histoire dans la reconnaissance de l'existence d'autrui.

Sans être ni pessimiste ni optimiste, les deux faces de la même pièce qui se contentent de regarder seulement une face des problèmes, Freud, qui très tôt avait reconnu l'impossibilité d'une humanité pacifiée avec le bien, ne laisse pas de reconnaître que « tout ce qui oeuvrait au développement de la culture, œuvre aussi contre la guerre ». Pari misé sur la lutte invincible entre deux géants : l'amour et la haine. Les échos du poème biblique « Le Cantique des Cantiques » - l'amour est fort comme la mort – retentissent dans la conviction freudienne que Eros est fort, qu'il est comme Thanatos. Car sinon quelle espèce d'avenir nous restait-il « si nous n'apprenons pas à distraire nos pulsions de l'acte de détruire notre propre espèce, si nous continuons de haïr l'autre à cause de petites disputes et de tuer l'autre pour un gain mesquin ? ».

En réalité Freud démontre ce qu'il dit par sa vie elle-même. En 1934 lorsque les nazis jettent ses livres et ses écrits dans les bûchers de Berlin, il ne s'est pas laissé intimider par l'arbitraire du tyran : si on lui brûle les livres, il lui suffirait de cueillir les lettres des bûchers et d'en écrire d'autres. C'est en quelque sorte de cette logique et dans cette éthique qu'il continua de produire, sans haine et sans horreur, quand le corps du juif est devenu

l'objet privilégié de la politique d'extermination. Malgré son âge avancé et malgré la mort qui le serrait de près, il ne se lassa pas d'ouvrir des chemins avec l'écriture sur le devenir de la psychanalyse.

Quant aux destins actuels de la culture, une centaine d'années après la naissance de la psychanalyse, personne ne peut ignorer que de nos jours, la dimension catastrophique du psychisme réapparaît. Ses origines sont antérieures à l'élaboration et à la libération du père de la horde. Cette même dimension catastrophique ouvre la brèche au centre de nouvelles formes du malaise dans la civilisation : le passage à l'acte violent dans la délinquance, la toxicomanie, le totalitarisme qui se déplace au dessus des lois, le fondamentalisme comme instrument de la loi divine. Il est important de souligner que l'existence de ces nouveaux symptômes met à l'épreuve le devenir de la psychanalyse. Assurément, l'avenir de la psychanalyse dépend de la responsabilité de l'analyste à maintenir son travail tourné vers la dynamique psychique du sujet, individuel ou collectif, sans renoncer à la rigueur des concepts freudiens.

Il convient toujours de revenir à Freud : lorsqu'il dut fuir l'Autriche annexée par le Reich allemand, Freud a proposé aux analystes présents à la dernière réunion de la Société Psychanalytique de Vienne que, en exil, ils poursuivent légalement leur travail analytique et assurent la transmission de la psychanalyse dans la « dispora ». Dans ce moment difficile, malgré les déceptions, les souffrances et l'exil forcé, le maître de Vienne énonce un nouveau discours sur le pacifisme, en affirmant que l'homme abrite aussi, dans son fond intime, une résistance absolue et inébranlable à l'extermination. Il laisse ainsi transparaître un espoir : pour que la psychanalyse devienne plus forte que la destruction et dépasse la terreur de l'histoire, ses avancées dans la culture ne pourront être garanties que par l'écoute de l'inépuisable mélodie de la pulsion.